

le carré bleu

Feuille internationale d'architecture. 19, rue Bleue, Paris (9^e).

Cercle de rédaction : Georges Candilis, Lucien Hervé, Philippe Mallier, Yonel Schein, André Schimmerling.

Directeur : André Schimmerling.
Trimestrielle.

Prix de l'abonnement annuel :
10 F. Le numéro : 2 F. 50.

Collaborateurs : Roger Aujame, Elie Azagury, Sven Backström, Aulis Blomstedt, Lennart Bergström, Giancarlo de Carlo, Eero Erikäinen, Ralph Erskine, Michel Eyquem, Sverre Fehn, Oscar Hansen, Arne Jacobsen, Reuben Lane, Henning Larsen, Sven Ivar Lind, Ake E. Lindquist, Charles Polonyi, Keijo Petäjä, Reima Pietilä, Aarno Ruusivouri, Jörn Utzon, Georg Varnely.

2.1964

MADAME DE.....
par i.schein

Ce qui est passionnant dans le CARRE BLEU c'est que les idées s'expriment librement; que ces idées (bonnes ou mauvaises) ne sont pas le fait d'une classe sociale ou d'une profession; qu'enfin, ces idées finissent par faire leur chemin, mûrissent et souvent permettent l'éclosion de projets, voire de réalisations.

Les positions exprimées dans les derniers numéros paraissent au premier abord contradictoires. Si on va au fond des choses on s'aperçoit presque du contraire : tous, on est d'accord qu'un malaise certain existe dans l'approche des problèmes actuels en matière de planification, d'urbanisme, donc d'architecture.

Je laisse volontairement de côté pour l'instant la position esthétisante (belle ou laide); elle m'importe peu.

Ce malaise se caractérise par la caducité découverte aujourd'hui par quelques-uns, du fonctionnalisme et de la Charte d'Athènes tels qu'ils apparaissaient au moment historique de leur création.

Ayant omis d'être fonctionnalistes et d'appliquer la Charte d'Athènes entre 1930 et 1950, on se trouve aujourd'hui dans une situation que l'actualité technique, sociale et démographique rend alarmante. On ne sait plus très bien par où commencer la mise en ordre des choses et on fini par analyser et amplifier le contenu d'un détail de plan ou de volume. Personnellement c'est par celà que je suis scandalisé : nous avons tous ou presque tous, glorifié la polychromie et la séparation piéton-voiture, par exemple -- très bien; mais malheureusement sans aller plus loin ! Sans nous pénétrer du fait que les causes du malaise sont infiniment plus profondes; qu'il nous appartient donc de crever notre tour d'ivoire, de «descendre dans la rue», dans la totalité du quotidien et d'y trouver des solutions qui proviennent et qui vont au delà de la planche à dessin.

Enfin, réveillons-nous; frottons-nous les yeux et regardons et comprenons ce qui se fait autour de nous -- encore un peu avec nous, bientôt sans nous !

Quelle valeur objective ont la perfection mystique des assemblages chez Miss Van Der Rohe; la volupté des formes chez Le Corbusier, la rêverie profonde de l'espace chez Wright, l'intelligence sanglante d'une fenêtre de Prouvé -- en face des problèmes de base : rythmes et cycles dans le déroulement des 24 heures, contenu de ces rythmes et de ces cycles donc emploi du temps -- et après seulement : production-consommation et enfin cadre de vie.

Voyons, que l'on fasse des Brasilia partout (dans la perfection du fond et de la forme) et que le contenu de la démarche créatrice soit FAUX, quel travail inutile, quelle démesure et quelle perte de temps et de valeurs pour l'humanité.

Ce débat doit être repris. Sans animosité et sans subjectivisation du sujet; mais un débat dépassant architectes et architecture; car ce que nous avons à faire ce n'est plus de la mise en bouteille, ni du raffinement pour Madame de

IS

Juin 1964 - Paris.

MADAME DE

by i. schein

What i find passionately interesting in CARRE BLEU is the fact of the free expression of ideas : good or bad they are not proper to a class or to a profession, they are evolving and at the end they often succeed by influencing building projects and their realisation.

Positions expressed in the last numbers may appear somewhat contradictory at the first glimpse. If examined more thoroughly one is getting aware of the contrary : one is getting aware of a most critical situation in respect to our approach in architecture and planning.

I do leave aside momentarily the esthetical approach proper. I do not want to tackle with it now.

The situation is characterized by the failure more and more apparent of functionalism and the Athens Charter as they appear in the historical moment of their creation.

Having emitted to exploit the Charter between the years 30 - 50 we are confronted to-day with a situation which has become critical because of actual developments in the field of technics and demography. We do not know any more where to begin the organisation of things and we are pushed towards exaggerating the importance of detail in plan and volume. Personally this is a fact which scandalizes me. All of us we have glorified polychromy or separation between pedestrian and vehicular traffic for instance, all right. But unhappily without going further. It is our task to destroy the ivory tower to go down into the street and join everyday life, to find solutions which start from and go beyond the drawing-board !

We must get awakened, just to understand what is happening around us a little more with us but soon without us !

What importance and objective value may have mystics of building assembly in Mies van der Rohe's structures the volupté of form in Le Corbusier's case, the imagination in the case of Wright the bloody intelligence of a window by Prouvé - in front of the basic problems which are the daily life-cycle and rythm in our 24 hours, their content, their reason in the economic field and afterwards only the frame of life itself !

We may achieve BRASILIA in many copies in its own perfection and beauty the approach being fundamentally false - what a waist of energy what a foolishness on humanity's account !

The discussion has got to be started again without animosity a discussion going beyond the sphere of architects proper because what we have to do is no more the putting into a bottle for Mme DE

June, 1964 - Paris.

ENQUETE

Dans notre numéro 3/63 nous avons publié un questionnaire sur la situation de l'architecture. Nous y avons précisé les motifs qui nous guidaient en préparant cette enquête à laquelle, nous espérons, les réponses nous parviendront nombreuses. Par pénurie de place nous sommes obligés de publier celles-ci uniquement dans la langue dans laquelle elles ont été rédigées (en français ou en anglais). Nous rappelons les principales questions posées :

I. Pouvez-vous établir un bilan - en quelques lignes - du résultat de la révolution architecturale des années 20-30 ?

Pensez-vous que le fonctionnalisme puisse résoudre les problèmes qui se posent aujourd'hui en architecture ?

II. Pensez-vous que la question du grand nombre soit centrale dans l'architecture de notre temps ?

Qu'est-ce que vous pensez des rapports de l'architecture et de l'urbanisme ?

Qu'est-ce que vous pensez de l'intégration des arts plastiques ?

Que pensez-vous du rôle de l'architecte dans la société contemporaine ?

III. Quel est votre avis sur le rôle central de l'enseignement en architecture ?

Quel est votre avis sur le rôle qui incombe à la presse architecturale ?

Pensez-vous qu'une organisation internationale à l'instar des C.I.A.M. anciens soit encore nécessaire ?

Notre but étant de procéder à un échange aussi fertile que possible nous laissons la plus grande liberté à nos lecteurs pour intervenir dans ce débat.

Le carré bleu a posé plusieurs questions concernant le développement de l'architecture. Elles se résument toutes dans la question suivante, à mon avis, cruciale : « Est-ce que le fonctionnalisme peut être considéré comme le fondement d'une architecture véritable ? ».

Voici mon opinion :

Le fonctionnalisme a depuis toujours joué un rôle dans la planification architecturale : jamais cependant un rôle de premier plan, mais de 2ème ou 3ème plan. En tant que facteur de structure et d'autonomie, le fonctionnalisme ne sera jamais capable de fournir plus que ce qui lui fut reconnu comme constituant son domaine propre : la détermination, sur la base de leur affectation propre, des rapports existant entre les espaces.

Il en est de même de la construction qui ne peut guère revendiquer à elle seule le privilège de créer des styles : elle se perfectionne en effet au fur et à mesure des changements qui interviennent d'une façon ininterrompue d'ailleurs dans nos conceptions spatiales. Les changements, le désir de réserver la part du possible dans l'avenir, s'affrontent d'ailleurs avec la volonté de fermeté sur le plan de l'expression architecturale. Je désire expliquer mon point de vue sur la base d'un exemple : La forteresse médiévale ainsi que la maison d'habitation témoignent de la façon dont les constructeurs du moyen-âge ont su utiliser les méthodes de construction au service des fonctions et de leur habilité à créer des normes de construction dont les applications portent injustement le nom d'architecture.

Les édifices laïques de la Renaissance trahissent la frustration éprouvée par les architectes de ce temps à l'égard de leurs prédécesseurs. On a pensé mieux faire en collant des façades ornées devant un ensemble de locaux « en boîte », dont la disposition n'obéissait à aucun principe d'organisation. Les « palais » ainsi conçus sont des villas romaines, agrandies, à couloir interne. Ils sont l'expression d'une décadence architecturale exubérante et les essais à peine masqués d'une incertitude intérieure de l'artiste. Jacob BURCKHARDT les apprécia. Et Gottfried SEMPER, qui considérait le style en tant que résultat d'une synthèse entre matériaux, techniques et le but poursuivi, dispensa sa bénédiction à toutes les médiocrités étiquetées d'appellations ronflantes qui apparurent par la suite sur l'horizon du domaine construit. Une des erreurs les plus remarquables de ce genre nous est fournie par l'exemple du BAUHAUS où l'on prétendit créer en utilisant la construction et les méthodes optiques du trompe l'œil.

Au lieu de se perdre dans un jeu de nature esthéticisante, il vaut mieux que les architectes d'aujourd'hui réfléchissent sur le contenu de 2 ou 3 sentences de VITRUVÉ (chapitre II, paragraphes 1 et 2). L'accent de l'énoncé repose sur la notion de structuration de l'espace. Utiliser ce mot dans son acceptation multiple équivaut à créer une architecture moderne, dans le vrai sens du mot.

Il nous faut ajouter, en guise d'explication aux sentences de Vitruve, que le sens profond du mot structuration réside dans le développement du plan architectural au moyen de solides géométriques de base. Ces derniers sont présents dans la conscience humaine en tant qu'éléments d'un ordre préconçu. Ils constituent, en tant que noyaux de l'idée formelle, les premières manifestations d'une organisation de l'espace. Ces manifestations, émises par plusieurs centres de la conscience, sont par la suite aptes à être développées en mettant en jeu, progressivement, la participation intégrale de notre «psyché» à la construction de l'œuvre architecturale. Durant ce processus, la fonction et la construction reprennent leur rôle légitime, quoique secondaire.

Il existe une multiplicité de solides architecturaux qui peuvent entrer en tant que composantes dans la création du foyer de l'homme contemporain. Il s'agit de les faire connaître. Nous en avons besoin en tant qu'instruments pour aborder la voie de la création en vue de nous reconnaître d'une manière entièrement nouvelle, pour emprunter les paroles de Fr. L. Wright.

Sur la base de ce qui vient d'être dit, on peut répondre clairement et brièvement aux questions posées dans le CARRE BLEU.

I - La révolution architecturale se limite à trois noms : WRIGHT, LE CORBUSIER, AALTO. Le reste n'a guère réussi à faire plus qu'à accomplir une révolution sur le plan de la construction. L'élimination des flots insalubres représente en premier lieu un problème social et d'une façon uniquement secondaire, un problème architectural.

II - Malheureusement, la croissance du NOMBRE continuera à réduire les restes d'une qualité architecturale.

- L'urbanisme d'aujourd'hui est erroné. Au lieu de se développer à partir d'éléments architecturaux de base, ils s'inspirent de considérations unilatérales de nature mathématique ou économique. Là aussi, nous butons contre des manières de penser intellectuelles au lieu de procéder d'une façon organique. Il est un fait significatif qu'au congrès international des architectes de LONDRES, en 1962, aucun des 1 600 participants ne prononça un seul mot sur l'architecture. Au lieu de cela on se contenta de rendre compte de nouvelles méthodes de construction.

- Le rôle des architectes dans la société contemporaine sera significatif dans la mesure où l'on réussira à remplacer le planificateur par l'architecte créant sur un plan organique.

III - Dans le domaine de l'éducation de l'architecte, il s'agit d'enseigner les bases d'une architecture véritable et non pas, comme il est de coutume aujourd'hui, d'éduquer l'élève au moyen de méthodes erronées.

- La moyenne de la presse architecturale vit d'une documentation illustrée, sélectionnée la plupart du temps par des rédacteurs ne possédant aucun critère valable en la matière. Cette presse est diffusée en tant qu'objet de peu de valeur, en contrepartie de ressources appréciables.

- Rendre attrayante une presse de qualité meilleure suppose :

1° - Que le rédacteur connaisse les éléments de base d'une architecture véritable et les adopte en tant que critères de sa publication («architecture équivaut à une manière de penser» GOETHE).

2° - Qu'il sache que tout espace architectural initie un dialogue riche de contenu avec l'habitant.

3° - Qu'il soit conscient du fait que tout projet d'architecture représente une aventure intellectuelle et que la tradition réside justement dans la joie qu'éprouve l'homme aux aventures multiples que lui procure l'espace.

4° - Qu'elle provoque une expérience à laquelle la totalité de notre être est engagée.

Des conditions initiales de ce genre permettent aux rédacteurs de rédiger des commentaires enthousiastes sur des chefs-d'œuvre et de porter une critique sévère sur des aberrations de tout ordre.

Je pense que les CIAM pourraient assumer un rôle utile pour combattre et éliminer les fausses conceptions de l'architecture, à condition de sélectionner leurs participants d'une façon plus rigoureuse et en précisant bien plus clairement leur objectif que ce ne fut le cas dans le passé.

(traduit de l'allemand)

Wolfgang Th. Otto, Zurich.
Auteur de «RAUMSATZ»
(Syntaxe de l'Architecture)
ZURICH 1957

ENGLISH SUMMARY

Mr. Otto considers our question on functionalism as of utmost importance. In his opinion functionalism cannot be a prime factor of creation in architecture but only a secondary one. He refers to a sentence of VITRUVIUS (Chapter II paragr. 1). Translated into our contemporary language the essential task confronting the architect is the shaping of the plan by means of basical figures which are deeply rooted in our conscience. After these preliminary statements Mr. Otto answers our questions in the following way :

I - The architectural revolution is limited to three names : WRIGHT, LE CORBUSIER, AALTO. The others have only accomplished a constructional revolution. The elimination of the slums is, basically, a social problem and only, in the second place an architectural one.

II - Unhappily, the increasing of the NUMBER will continue to reduce the rests of an architectural quality.

- In our days, urbanism is wrong. Instead of developing itself from fundamental architectural elements, it is based upon one-sided intellectual ways of thinking instead of organical ones. It is significative that at the international meeting of the Architects in London, in 1962, not one among the 1 600 participants mentioned the word architecture. Instead, accounts were given solely on new methods of construction.

- In our contemporary society, the architects' role will be significative only if the planner is replaced by the architect who will create organically.

III - Concerning the architects' education, the question is to teach the basis of a genuine architecture and not, as usual today, to show out the pupil by means of wrong methods.

- The architectural press average is living from an illustrated documentation selected mostly by editors who do not have any serious criteria in the matter. This press is diffused as an object of a little value for considerable resources.

- An attractive press of a good quality implies :

1° - That the editor has a knowledge of the basic elements of a genuine architecture and applies it as criteria of his publication (architecture is equivalent to a way of thinking - GOETHE).

2° - That he knows that every architectural space initiates a dialogue rich of contents with the inhabitant.

3° - That he is conscious of the fact that any architectural project is an intellectual adventure and that tradition lies in the pleasure man enjoys in the numerous adventures that space offers him.

4° - That this adventure provokes an experience in which all our being is engaged.

Previous conditions of that kind allow the editors to write enthusiastic comments on master-pieces as it allow them to exercise a severe critique on aberrations of any kind.

I think that the CIAM could assume an efficace role in fighting and eliminating the wrong conceptions of architecture but with the condition to select their participants more rigoursly and to specify more clearly their aim than they did in the past.

W. Th. Otto, Zurich.

ETHNOLOGIE ET URBANISME : COMMENTAIRE SUR L'HUMANISATION DU MILIEU d'A. GLIKSON

par Robert Cresswell

Les temps actuels sont à la collaboration entre les différentes disciplines, que ce soit pour élaborer des programmes d'action ou pour dresser des théories synthétiques, et c'est une bonne chose. Mais à conditions que cette collaboration s'établisse entre des hommes spécialisés chacun dans son domaine ; elle est rarement fructueuse quand elle représente une synthèse faite par un seul spécialiste puisant des connaissances dans une discipline autre que la sienne. L'article de M. Artur Glikson me semble illustrer admirablement ce thème. La justesse de sa pensée est obscurcie par ses erreurs de détail. Je vais donc montrer les points sur lesquels je ne suis pas d'accord avec M. Glikson historien, avant de suggérer ce que l'ethnologie peut apporter à M. Glikson architecte et urbaniste.

Un tiers de cet article trace l'évolution des rapports de l'homme avec son milieu. Dans son premier stade l'homme aurait joué d'une mobilité totale, d'une a-territorialité si l'on peut dire, avant d'atteindre les stades sédentaires et urbains. Or, la préhistoire et l'histoire ne nous enseignent rien de tel. Que l'on prenne des exemples actuels ou historiques, le nomadisme paraît toujours comme une suite de parcours à l'intérieur d'un territoire rigoureusement limité. La vision quelque peu romantique de nos ancêtres errant de par le monde, suivant les étoiles et les vents, est à ranger dans le même tiroir où il a fallu déjà mettre l'image de nos progéniteurs disputant leurs cavernes aux ours. Dans la vallée de Tehuacan, par exemple, des conditions exceptionnelles ont permis des fouilles détaillant la vie depuis les pré-agriculteurs de 7.000 ans avant J.-C. jusqu'aux citadins hautement organisés de 1.500 ans après J.-C. On y a mis à jour les camps des premiers occupants où nous voyons trois bandes de quatre à huit personnes évoluer chacune entre trois camps : saison humide, automne, saison sèche, sans dépasser les limites de leur partie de cette vallée de quelques 4.000 km². Ce besoin de se fixer un territoire, démontrant une mobilité tout à fait relative, fait probablement partie intégrante de la psychologie humaine, et, soit dit en passant, se retrouve souvent dans le monde animal.

La mobilité que postule M. Glikson paraît donc être plutôt une vue de l'esprit qu'un fait attesté. De plus on comprend mal où mène l'idée que les premiers hommes utilisaient le temps et non pas l'espace. Sans avoir besoin de faire appel à l'indivisibilité de l'espace-temps, tous ceux qui ont étudié le milieu paysan savent que celui qui vit intimement avec la nature emploie de notions abstraites pour décrire ou pour sentir ses rapports avec elle. Or, bien que notre compréhension soit souvent stimulée en éclairant un fait familier d'un jour insolite, encore faut-il ne pas trahir la vérité.

Choisissons parmi d'autres un dernier point de désaccord. M. Glikson nous présente un schéma d'évolution humaine partant de la « mobilité », passant par la « sédentarité », aboutissant à « l'urbanité » (ce mot est impropre en anglais). Ce schéma trace peut-être l'évolution d'un groupe humain, mais ne peut nullement être considéré comme historiquement universel ni même comme philosophiquement nécessaire. Non seulement ces trois états coexistent au sein d'une même société, mais un exemple au moins de toutes les permutations possibles dans la succession de ces états est historiquement connu.

En somme, cette thèse n'est pas un miroir de l'histoire, et si l'on lui émonde ses erreurs, elle devient trop générale pour être utilisable comme outil analytique. Voici, d'ailleurs une pierre d'achoppement de bien des théories d'urbanisme. Les idées générales ne remplacent pas les faits quand il s'agit d'élaborer une théorie historique, pas plus qu'une spéculation philosophique ne peut se substituer à une analyse sociologique dans un plan d'urbanisme. De vagues notions sur la construction n'ont jamais permis d'élever un gratte-ciel. Tout le génie de Le Corbusier n'a pas évité un échec partiel quand ses idées sur la nature de la société et les besoins de l'homme se sont concrétisées d'une façon détaillée à Marseille.

Jusqu'ici ce commentaire est surtout négatif, ce qui ne peut se justifier que si l'on met en valeur l'aspect positif du travail. Car, enfin, dans l'ensemble M. Glikson a entièrement raison. Bien que l'on puisse mettre en question sa logique quand il nous dit dans une phrase d'oublier l'histoire pour affirmer dans la phrase suivante qu'il faut consulter l'histoire pour poser les bases d'une architecture nouvelle, il faut effectivement retrouver les éléments de cette intégration avec le milieu naturel, intégration que nous avons perdue dans les cités. (Et je suggère que notre milieu comprend l'univers tout entier et non pas seulement cette planète).

Dans cette recherche, que peut dire l'ethnologue à l'urbaniste ?

Quand il s'agit d'un problème spécifique dans un milieu spécifique, un certain nombre de choses de détail. Dans le domaine de vastes théories sociales, pas grand'chose (l'ethnologie et la sociologie sont des sciences encore jeunes), et c'est mieux ainsi. Mais je crois que ce que nous pouvons dire de plus important est de ne pas oublier que vous bâtissez des édifices durables dans une société en pleine période de transition. Nous comprenons encore mal toutes les forces qui sont à l'œuvre pour modeler la société de l'an 2.000, mais nous en comprenons assez pour pouvoir dire à coup sûr qu'elle ne ressemblera point à celle de l'an 1960. L'architecture et l'urbanisme sont l'inscription sur le sol de la culture et des structures de la société ; n'y inscrivez donc pas quelque chose adoptée aux gens de 1960 mais qui sera un carcan pour ceux de 2.000. Qu'il s'agisse d'un immeuble ou d'un quartier, que vos plans soient souples, que vos réalisations puissent évoluer, pas seulement en s'agrandissant mais en changeant de structure. Tout en satisfaisant aux besoins actuels des habitants de la cité, l'urbaniste doit tenir compte des possibilités de l'avenir ; la trame de son dessin doit être ouverte et non fermée. Mais qu'il ait autant recours à la science qu'à la philosophie pour ses interpolations sur ces possibilités d'avenir ; autant recours à ce qui fut, est et probablement sera, qu'à ce qui devrait être et devrait devenir.

C'est là la charnière précise où le dialogue entre ethnologues et urbanistes est possible et cette collaboration deviendra fructueuse quand les architectes et les urbanistes seront sensibles aux valeurs essentielles des rapports de l'homme avec le milieu naturel et ouverts aux influences d'autres cultures comme le voudrait M. Glikson très justement, et quand les ethnologues sauront donner aux bâtisseurs les renseignements dont ils ont besoin pour exprimer ces valeurs et influences.

PARIS, le 22 mai 1964.

EN MARGE DE "HUMANISATION DU MILIEU" d'A. GLIKSON

par H.E. Heinemann

C'est avec un très vif intérêt que j'ai pris connaissance de l'article d'Artur GLIKSON paru dans le n° 4/1963 sur « l'Humanisation du Milieu ».

Ses réflexions sur l'importance de la mobilité sur le plan de la biologie humaine touchent quelque chose de fondamental.

Il est un fait, fort bien reconnu en psychologie infantile, que les changements fréquents de milieu, de même que les déplacements continus dans une même pièce sont cause de perturbations dans la croissance de l'enfant.

Il existe une analogie certaine entre ce fait et celui des grandes agglomérations basées sur la migration quotidienne de leur population. Ces agglomérations, si elles ne sont pas planifiées pour satisfaire cette exigence, apparaissent non seulement comme déficientes, mais compromettent notre sentiment d'attachement à la nature. L'homme d'aujourd'hui est devenu un *nomade* qui, pour pouvoir améliorer son existence, doit être prêt à s'établir à n'importe quel moment dans n'importe quelle partie de son pays ou du monde. Il est également un nomade dans la ville qu'il habite et où il se déplace continuellement entre l'habitat, le centre commercial, le lieu de travail, la nature environnante. Dans son existence de nomade, le déplacement devient une partie aussi importante de l'expérience spatiale que son existence statique. L'état des conglomérats urbains, qui nécessite un déplacement *sous-terre*, fait une violence bien plus grande qu'on ne pourrait le supposer à première vue à la nature. En fin de compte, nous sommes dans l'obligation de choisir entre trois alternatives :

- rendre ces déplacements aussi rapides que possible,
- rendre le milieu où se déroule le déplacement aussi agréable et intéressant que possible,
- ou organiser la société elle-même de manière à éviter les déplacements.

La dernière solution est certes plus facile à énoncer qu'à réaliser. Un de mes cousins travaillant dans la branche textile aux Etats-Unis a trouvé avantageux de transférer son lieu d'activité non seulement à New-York, mais à l'intérieur de New-York, à l'Empire State Building qui lui apparaissait comme le point de concentration du genre d'activité qu'il exerçait. Sur le plan personnel, le choix se réduit trop souvent entre la possibilité d'avoir de meilleurs revenus sous la pression d'une existence mobile ou la préférence pour les avantages offerts par un milieu agréable. Nous savons cependant fort bien combien les jugements de valeur que nous portons sur le milieu sont influencés par des considérations étrangères au milieu physique : possibilités d'avancement et de succès dans la vie professionnelle, etc... Ce qui complique encore le choix.

D'autre part, si l'on réfléchit aux possibilités qui existent de créer un milieu propice à nos déplacements, l'on aboutit très vite à la conclusion que le rythme où évoluent nos moyens de communication, nos habitudes, est bien plus rapide que celui où évolue notre milieu construit : - nos édifices, nos quartiers, nos villes... Et comme nous savons d'autre part que le changement de système de communication est fonction du changement de la structure de la société, - et à l'inverse, qu'un changement de structure de la société peut être facilité par un système de communications nouvelles -, nous découvrons que la concordance des deux genres de renouvellement est chose très rare. En outre, il faut tenir compte d'une très nette différence entre l'évolution des deux ordres de phénomène, différence qui résulte des difficultés de synchronisation.

L'on revient sur ce qu'Artur GLIKSON appelle les conditions écologiques optima de l'homme. Si l'on désire tirer les conséquences de son raisonnement, l'on peut se demander, d'une façon un peu simpliste certes, si l'homme, en tant que créature biologique, est apte à subir des déplacements rapides et nombreux et quelles en sont les conséquences sur le plan héréditaire, sur un intervalle d'un millénaire par exemple ...

Nous sommes ainsi amenés à nous poser la question suivante :

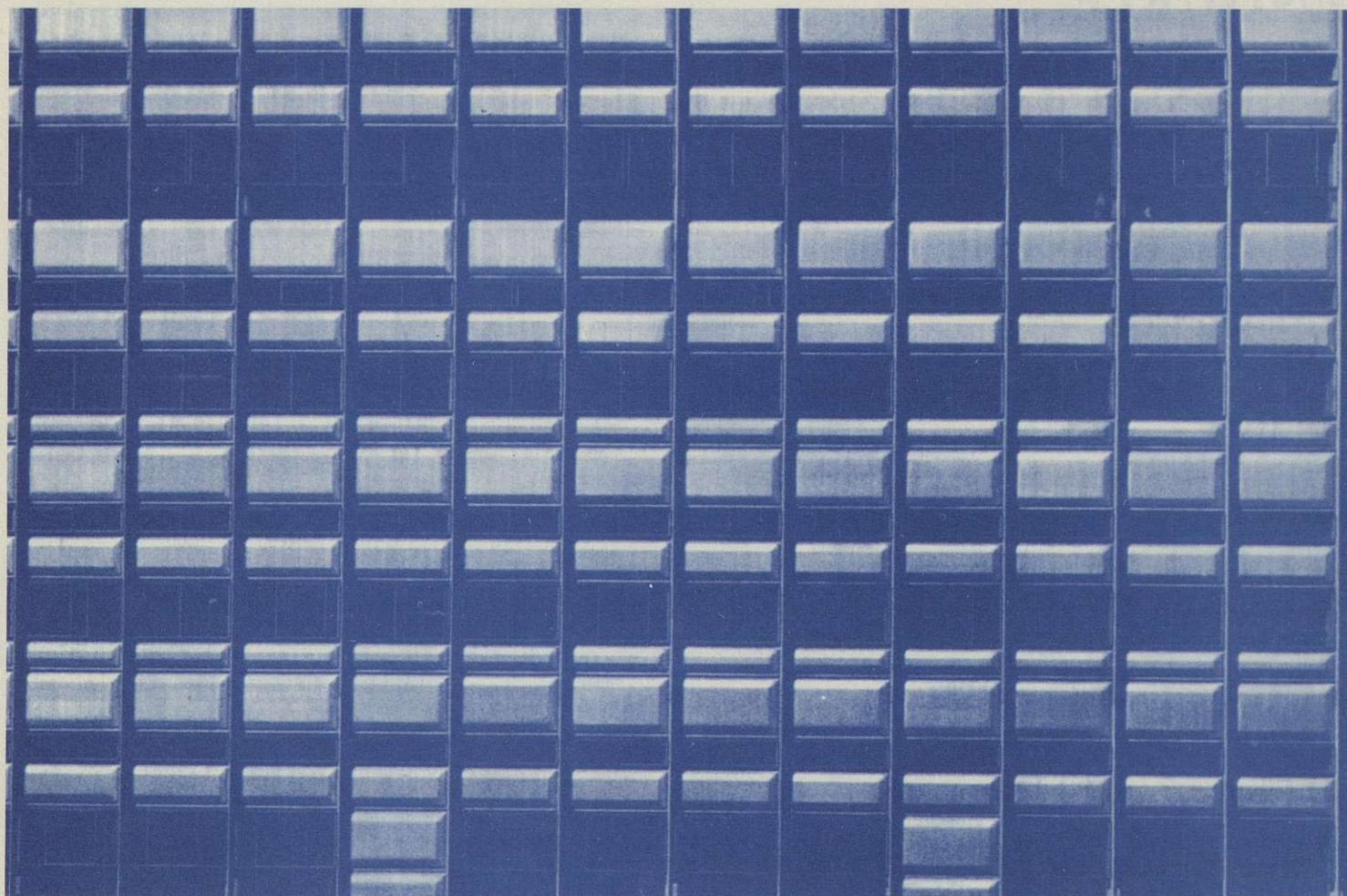
Dans quelle mesure pouvons-nous contrôler (ou sonner-nous capables de contrôler) l'évolution technique ? Ou faut-il que nous nous contentions simplement d'adapter nos mesures aux événements provoqués par cette évolution ?

La plupart de ces mesures sont des mesures de défense en vue de diminuer les conséquences néfastes du développement, le reste des efforts étant consacré à rendre utiles les conséquences du progrès technique.

Sans l'existence de moyens de communication perfectionnés, nos grandes villes n'auraient jamais dépassé leurs limites et envahi les contrées ; mais il est vain de se demander si les conséquences néfastes sont contrebalancées par des résultats utiles. En fait, nous nous trouvons dans l'obligation de transformer notre vision d'un milieu cohérent pour l'adapter à une réalité en plein métamorphose. Notre existence de nomade ne peut devenir supportable qu'à partir du moment où nous sommes prêts à abandonner toutes nos anciennes conceptions de la cité, (produits de nature biologique et technique avec comme arrière-plan l'image de la cité du moyen-âge) et l'accepter comme un produit artificiel, mais amical à la fois (comme le sont un tournevis et une truelle par exemple) qui possèdent ce caractère même s'ils ne poussent pas sur un arbre).

L'on peut alors se poser la question de savoir si les hommes responsables de la planification et du développement de nos agglomérations peuvent être contraints à réduire leur échelle de valeurs à un niveau si bas ou si, à l'inverse, ils ne sont pas tenus de respecter un peu plus les besoins biologiques fondamentaux de l'homme.

H.E. Heinemann, Architecte
Skovde, Suède.



C.I.M.T. JEAN PROUVE MURS - RIDEAUX

5, RUE DU COMMANDANT-PILOT — NEUILLY-SUR-SEINE — 722-99-79